

LAPERTÉ ET LE CHARAGINE

CADIC. Contes et Légendes de Bretagne, III, 113.

Un vieux paysan, que la charrue n'avait guère favorisé et qui se sentait mourir, appela un jour ses trois fils et leur dit : « Mes enfants, moi je pars pour le grand voyage et j'ai le regret de ne vous rien laisser. Le ciel, vous le savez trop bien, n'a pas secondé mes efforts et la maison que nous habitons abrite plus de rats dans ses soupentes que de sacs de farine dans son grenier. Partez, vous aussi. Je suis persuadé qu'en courant les routes vous serez moins malheureux qu'ici. Laperté, par ses ruses, vous tirera toujours du pas le plus difficile. »

Celui qu'il désignait sous ce nom de Laperté était le troisième de ses fils, un jeune homme à l'esprit fin et délié, qui comptait plus de cent tours dans son sac et qui jamais n'était en peine pour se tirer d'affaire.

Les trois frères suivirent le conseil. Ils s'en allèrent devant eux, au hasard du chemin, marchèrent toute une journée, et finirent par apercevoir, à l'issue d'un bois, un château fort planté sur un roc et si haut que ses murs semblaient pénétrer dans les nuages.

« Si nous entrions? demanda Laperté.

- Entrons! » répétèrent les autres.

Ils s'engagèrent dans une cour et un spectacle affreux s'offrit à leur vue, qui les glaça d'épouvante. Il y avait là un homme de taille immense dont les épaules auraient touché les chevrons d'une maison à quatre étages et qui achevait de dévorer, pour son dîner, le cadavre d'un boeuf entier. C'était le charagine.

En apercevant les nouveaux venus, il éclata d'un gros rire :

« Le diable, mon compère, vous amène, mes petits voyageurs, s'écria-t-il ; ma femme et mes filles seront heureuses de vous héberger ce soir. »

Sa femme et ses trois filles étaient d'horribles mégères puissamment bâties, elles aussi, dont la bouche était si large qu'elle aurait laissé passer une charrette avec son équipage, et qui n'éprouvaient pas plus délicate jouissance qu'à se régaler de chair de chrétiens.

Par bonheur, elles avaient achevé leur repas, et elles étaient repues, ainsi que le charagine.

« Allez vous reposer, dirent-elles aux jeunes gens; vous avez encore cette nuit, mais préparez-vous à mourir, car demain ce sera votre tour.

- Demain, nous verrons, pensa Laperté; en attendant, rira bien qui rira le dernier. »

Il n'y avait pas encore une heure que les trois frères étaient dans leur lit qu'un ronflement terrible qui ébranlait le château dans les fondements leur apprit que les habitants dormaient à poings fermés.

« Voilà le moment, murmura Laperté à l'oreille de ses frères; suivez-moi. » Sur la pointe des pieds, ils se glissèrent dans la chambre des filles du charagine, les emportèrent dans leur propre lit, sans même les réveiller, tellement leur sommeil était lourd, leur coupèrent les cheveux, leur prirent leurs bonnets, s'en coiffèrent et s'installèrent à leur place.

Ils n'eurent pas le loisir de fermer l'œil. Minuit n'avait pas sonné que le charagine, réveillé soudain, baillait avec force, en déclarant qu'il avait faim de chair de chrétien, ouvrait la porte de la chambre où il croyait endormis les voyageurs, perçait le cœur de ses filles et, après s'être gorgé de leur sang, revenait se coucher. Laperté n'en attendit pas davantage. Il noua bout à bout les draps de son lit, descendit par la fenêtre avec ses frères et s'enfuit du château maudit.

Le lendemain, à la pointe du jour, le charagine reconnut son erreur. Il poussa un cri de rage et de désespoir, chaussa ses lourdes bottes de sept lieues et se lança à la poursuite des fugitifs.

À la limite de ses domaines coulait une rivière aux eaux profondes qu'il lui était interdit de franchir. Il n'y était pas parvenu qu'il distinguait ceux-ci sur l'autre rive. Ils étaient assis tous les trois, le regardant courir d'un air narquois : « À quoi bon tant vous presser, seigneur, lui criait Laperté, cette course pourrait vous être funeste et vous seriez exposé à aller rejoindre vos filles chez le diable, plus tôt que vous ne pensez. »

En entendant narguer de la sorte sa détresse, le charagine fit un geste de menace; il tourna les talons et s'enfuit. Les frères s'en allèrent de leur côté, gagnèrent la cour du bon roi Henri qui régnait sur les terres voisines et s'engagèrent à son service. Le roi Henri avait une fille d'une beauté éblouissante qu'aucun parti jusqu'à ce jour n'avait réussi à tenter. Mais, à peine eut-elle entrevu Laperté qu'elle en devint follement amoureuse. Les deux autres frères en furent jaloux, et résolurent de couper court à l'intrigue qui se nouait.

« Sire, déclarèrent-ils au roi, vous ignorez peut-être le trésor singulier que possède le charagine, votre voisin. Il dispose d'une demi-lune qui éclaire la nuit comme en plein jour. Or, cette demi-lune, Laperté prétend qu'il lui serait facile de s'en emparer.

- Vraiment, s'écria le roi, hé bien! qu'il me l'apporte tout de suite.»

Ce disant, il commanda d'appeler le jeune homme. Laperté accourut.

« Bonjour à vous, monseigneur, prononça-t-il, s'il est vrai que vous êtes mon maître; qu'y a-t-il de nouveau ?

Bonjour, eutru Sir,

Me mestr, mar de guir,

Nag a neué?

- Rien de nouveau, répliqua le roi, sinon qu'il me faut au plus tôt la demi-lune du charagine.

- Qu'à cela ne tienne! Qu'on me donne un vieux sac et un chien, dans deux jours elle sera là. »

La nuit était venue, étendant son ombre propice sur la plaine.

Laperté la mit à profit. Il se glissa furtivement dans le château du charagine, introduisit son chien dans le poulailler, et se cacha lui-même dans la grange, dans l'attente des événements. Son attente ne fut pas longue. Bientôt un vacarme assourdissant se produisit au poulailler. Le coq lançait de pressants appels, les poules poussaient des cris d'épouvante. Les serviteurs du charagine se précipitèrent, la demi-lune de leur maître entre les mains, afin de s'éclairer. « Par la barbe du diable, grognaient-ils, furieux d'être arrachés de la sorte aux douceurs du sommeil, que ce larron nous tombe entre les mains, et il passera un mauvais quart d'heure! » Mais le larron ne s'en souciait pas. À peine en effet avaient-ils entrouvert la porte que le chien glissait entre leurs jambes et s'enfuyait au galop. « Le voilà! le voilà! » s'écrièrent les domestiques, et déposant la demi-lune sur le seuil, ils s'élançèrent à sa poursuite. C'est ce qu'espérait Laperté. Il sortit de sa cachette, jeta la demi-lune au fond de son sac et disparut. Il traversait la rivière, lorsqu'il entendit un grand bruit derrière lui. Le charagine arrivait, ses bottes de fer au pied, gesticulant avec fureur :

« Je vous en prie, messire, lui dit le jeune homme de l'autre rive, ne m'en tenez pas rigueur. Le roi Henri m'avait chargé d'une mission et comme je n'y voyais pas bien, je me suis servi de votre demi-lune pour éclairer ma route. »

Ayant ainsi parlé, il tira sa révérence et s'en alla vers la cour où il remit le trésor volé aux mains du roi Henri, à la grande surprise de ses frères.

Loin de désarmer, ceux-ci sentirent croître leur jalousie : « L'outrecuidance de Laperté, déclarèrent-ils au roi, n'a vraiment plus de bornes. Ne prétendit-il pas maintenant qu'il lui serait facile de ravir le bœuf du charagine, ce bœuf qui n'a pas son égal sur la terre pour la force et la beauté ?

- Il prétend cela? s'écria Henri; hé bien ! je veux qu'il tienne parole.»

Laperté se remit en route, revêtu d'un vieil habit de mendiant, une corde sous sa veste, et se rendit à la prairie où paissait le bœuf, gardé par un homme qui le suivait pas à pas. En voyant arriver un chercheur de pain, accoutré de façon misérable et qui semblait tout perclus d'infirmités, le berger ne conçut aucun soupçon. Il engagea conversation avec lui, et bientôt il n'y eut pas de meilleurs amis. « Si nous faisons une partie de cartes, proposa soudain le mendiant, cela nous ferait paraître le temps moins long.

- Volontiers, répliqua le berger, mais les cartes sont au château et je ne puis aller les prendre, à moins que vous ne consentiez à garder le bœuf.

- Avec plaisir.

- Surtout, prenez garde à Laperté.

- Je le connais, j'ouvrirai le bon œil. »

Le berger s'éloigna joyeux. Aussitôt Laperté, sans perdre une minute, déroula sa corde, l'attacha aux cornes du bœuf et entraîna celui-ci après lui dans une course folle. Il franchit la rivière, quand le charagine arriva sur ses traces : « Ne vous dérangez pas, seigneur, lui cria-t-il, ce bœuf se morfondait seul dans la prairie; j'ai cru qu'il se plairait davantage en compagnie dans l'étable de mon maître. À bientôt ma visite ! »

Quand ses frères le virent de retour, leur jalousie devint de la colère. « Sire, dirent-ils au roi, le succès aveugle Laperté. Le charagine possède un cheval tel que vous n'en avez jamais connu pour la légèreté comme pour l'élégance et la rapidité. Or il affirme que ce lui serait un jeu de s'en emparer.

- Qu'il essaye! » commanda le roi. Laperté s'habilla de vêtements somptueux, monta sur un superbe coursier et gagna tout d'une traite un champ où le cheval du charagine se promenait, sous l'œil de trois excellents domestiques.

« C'est cela le cheval si vanté du charagine, observa-t-il : vraiment, je m'attendais à trouver mieux, et je m'étonne qu'on l'honore, au point de le faire garder par trois hommes.

- Prétendriez-vous par hasard, étranger, que votre cheval vaut mieux ? ripostèrent les serviteurs.

- Je le crois!

- Hé bien, essayons d'une course » ; et là-dessus les concurrents partirent dans un galop effréné. Or en quelques enjambées le cheval du charagine avait pris une avance d'une lieue. « Vraiment, confessa Laperté, je m'aperçois que je me suis trompé et je vous en adresse mes excuses; mais chacun croit que dans les courses l'habileté du cavalier est pour beaucoup dans la vitesse du cheval. Vous êtes plus expérimentés que moi et voilà pourquoi vous tirez si bon parti de votre bête. Je gage que si je le montais, je ne serais pas aussi heureux et que si vous montiez le mien, vous le seriez tout autant.

- Pari accepté ! » dirent les domestiques et de nouveau les chevaux s'élançèrent, Laperté monté sur celui du charagine. En quelques minutes, ce dernier prenait une avance considérable il dévorait l'espace et traversait la rivière qui conduisait aux terres du roi Henri. En vain les serviteurs poussèrent-ils des cris désespérés, appelant le charagine et invitant le ravisseur à revenir : « Vous avez pari gagné! répliqua Laperté et je vous solderai ma dette plus tard. En attendant, je vous laisse mon cheval en garantie et j'emmène le vôtre, afin d'arriver plus tôt auprès de mon maître.»

Le rusé ravisseur, cependant, n'était pas au bout de ses épreuves : « Si je dois en croire vos frères, lui dit le roi, le charagine disposerait d'une bourse singulière dans laquelle il ne manque jamais cent écus, et que vous vous chargeriez de m'apporter. Le pouvez-vous ?

- J'essaierai, Sire, répondit Laperté, mais il me faut trois mois pour cela. » Cette fois, il s'en fut trouver directement le charagine; il lui déclara qu'il était disposé à se laisser dévorer. Il n'y mettait qu'une condition, c'est qu'au préalable, le charagine voulût bien l'engraisser, son état de maigreur ne lui permettant pas d'aspirer à l'honneur d'être servi sur la table. Pendant trois mois, il fut donc nourri comme un prince. Lorsque sa corpulence fut d'un aspect respectable, le charagine décida que l'heure avait sonné. Il donna l'ordre à sa femme de chauffer le four et, afin de mieux exciter son appétit, il s'en fut faire une promenade à travers ses domaines.

La femme commença de besogner, amassant les fagots à brassées, soufflant sur le feu à la façon d'un soufflet de forge. Mais, elle avait beau se démener, suant sang et eau, le feu ne prenait pas. « Voyons, petite mère, lui cria Laperté, déliez-moi donc une minute les bras et les jambes, et je vous jure que votre feu flambera, ainsi qu'une fournaise. »

Il n'eut pas besoin de répéter sa demande : la femme lui rendit sa liberté de mouvement et il se mit à l'œuvre. Soudain, au moment où la femme se penchait sur les fagots, il la saisit à bras-le-corps, la précipita dans le four, après lui avoir arraché la bourse du charagine qui pendait à sa ceinture, ferma sur elle la grande pierre de l'entrée et s'enfuit à toutes jambes.

Il était temps d'ailleurs, car sa corpulence alourdissait sa marche et le charagine arrivait. Il était déjà sur ses talons quand il sauta dans la rivière.

Il lui semblait bien qu'après toutes ces prouesses, il était enfin au bout de ses épreuves. Le roi pourtant lui en réservait encore une.

« Je suis content de vos services, lui affirma-t-il, mais vos frères me rapportent que vous vous chargeriez d'amener le charagine lui-même ici et je serais très heureux que vous me donniez cette satisfaction. »

Aussitôt Laperté s'habilla en riche seigneur, se composa un visage méconnaissable, monta dans un carrosse à deux chevaux et se dirigea vers le château du charagine.

Il rencontra celui-ci, courant comme un insensé à travers ses champs et jurant qu'il n'aurait pas de cesse avant d'avoir tué Laperté.

« Vous cherchez Laperté, lui dit-il; vraiment les choses se trouvent bien. Moi aussi je le cherche, car il a commis les mêmes méfaits à l'égard de mon maître le roi Henri : il faut qu'il meure.

- S'il en est ainsi, je veux bien vous aider, répliqua le charagine.

- Alors montez avec moi en voiture et partons; nous finirons bien par l'atteindre. »

Le charagine monta : Laperté ferma sur lui la porte à double tour, et l'équipage détala avec la rapidité du vent. Quand il s'arrêta, on était chez le roi Henri. L'affaire du charagine fut vite réglée. Il comparut en justice, fut condamné à mort et Laperté hérita de ses domaines, ainsi que du royaume qu'il gouverna avec une rare habileté.